

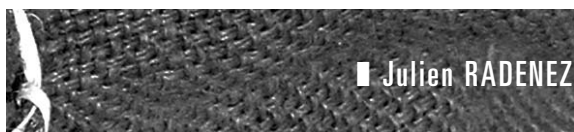
# Culture romani, singulière et plurielle

*Il est un fait rare, sinon unique, qu'une culture populaire telle que la culture romani, sans territoire de référence ni appui des élites, se soit maintenue à travers l'espace et le temps. La résistance de la culture romani aux autres cultures dominantes est exceptionnelle. Davantage dans un contexte de mondialisation.*

*En évitant les clichés en tous genres, il importe de se pencher sur les particularités culturelles les mieux partagées par l'ensemble tsigane<sup>1</sup>.*

Le romanès, qui signifie littéralement « à la manière des Roms », peut être un dénominateur commun aux Tsiganes. C'est une manière d'être, à la fois individuelle et collective. Pour illustrer l'esprit romanès, j'ai choisi d'étudier trois notions :

- phralipé : fraternité
- patchiv : honneur, honnêteté, respect
- bart : chance, bonheur, destin<sup>2</sup>.



Julien RADENEZ

## UN PEU DE VOCABULAIRE...

### Phralipé (fraternité)

Du sanskrit *bratriam* : fraternité

La notion de *phralipé* est relative à la communauté. La plupart des Tsiganes vivent en communauté, composée d'une ou plusieurs familles. Les membres d'une communauté habitent dans un même quartier ou stationnent sur un même terrain. Du fait de l'endogamie, les liens inter-familiaux sont souvent

■ 1 Rom (endonyme) et Tsigane (exonyme) sont des termes génériques désignant les Roms, les Manouches/Sintis et les Gitans/Kalés. Personnellement, j'emploierai le terme Tsigane, vocable savant. L'éventuelle connotation péjorative du mot est le produit de représentations négatives dans l'imaginaire collectif.

■ 2 Pour les mots de langue romani, emploi du dialecte kaldérach et transcription phonétique en alphabet français.

multiples. Nombreux sont les cousins proches et éloignés. Tous se reconnaissent, par le langage, comme frères et sœurs, cousins et cousines : *Mouro phral...* *Mouri pheï...* (Mon frère... Ma sœur...).

Il est intéressant de remarquer qu'en langue romani le mot *rom* désigne à la fois l'époux et l'ethnie. D'un côté, l'individu et le statut marital (*rom*), de l'autre, le groupe et l'appartenance ethnique (*Rom*). Il est possible que *rom* et *Rom* aient deux étymologies différentes. Quoi qu'il en soit, le champ sémantique du mot *rom* renseigne sur la complexité identitaire.

Assurément, l'identité tsigane se définit par rapport aux autres. Ceux qui ne sont pas tsiganes sont *ga(d)jé*. Le *ga(d)jo* désigne l'étranger, le paysan ou le sédentaire. Il est naturellement exogène et culturellement différent.

L'identification étant une préoccupation majeure, il est d'usage de se renseigner : *Sosko Rom san?* (Quel Rom es-tu?)

Plus précisément : *Kasko san?* (De qui es-tu? = De quel père es-tu?)

La question de la filiation permet de se positionner sur l'arbre généalogique et d'étudier les liens de parenté.

*Ansourimé/Maritimé san?* (Es-tu marié(e)?)

Sans arrière-pensée, la question du mariage est essentielle. Elle permet de se situer sur l'échelle sociale. Le jour des noces, le garçon (*chavo*) devient époux (*rom*) et la fille (*cheï*) devient épouse (*romni*), autrement dit des adultes à part entière. Apparaissent les statuts de beau-fils (*jamoutro*), belle-fille (*bori*), beau-père (*sokro*) et belle-mère (*sokra*). Le mariage est arrangé selon les convenances, individuelles et/ou collectives. Il s'agit d'un contrat social symbolisant l'union de deux personnes et l'alliance de deux familles.

*Chavé si tout?* (As-tu des enfants?)

La question des enfants permet aussi de se situer sur l'échelle sociale. Le jour de l'enfantement, la femme devient mère (*deï*) et l'homme devient père (*dad*). La procréation est une bénédiction. En principe, il n'y a pas de

limite au nombre d'enfants. Le parrainage d'un enfant crée de nouveaux liens. Le parrain (*kirvo*) et la marraine (*kirvi*) font également partie de la famille.

Les enfants se situent en bas de l'échelle sociale. Et pourtant, ils sont privilégiés. En effet, les enfants ne respectent pas les mêmes règles que les adultes. Ils sont autorisés à faire des expériences. Leurs excès de comportement et de langage sont tolérés. Les sciences humaines constatent que le passage de la nature à la culture, par la transmission, l'éducation et la socialisation, diffère d'une société à l'autre.

Les grands-parents voire les arrière-grands-parents se situent en haut de l'échelle sociale. Le grand-père (*papou*) et la grand-mère (*mami*) symbolisent la norme, l'autorité et le pouvoir. Étrangement, les morts (*moulé*) occupent une place prépondérante. Par le souvenir, la parole des anciens se transmet de génération en génération.

L'esprit de communauté est celui du vivre ensemble. Les forts avec les faibles. La solidarité, plus ou moins intéressée, est active. Ainsi, les besoins en crèche, en clinique ou en maison de retraite sont moindres.

En communauté, il est fréquent de porter un surnom, dit « nom vers soi », *romano lap* ou *romano anav*. Attribué après la naissance, il peut correspondre à une caractéristique physique ou mentale. D'un point de vue sociologique, le groupe participe activement à la construction identitaire de l'individu.

*Patchiv* (honneur, honnêteté, respect)

De l'arménien *patchiv* : honneur, estime, hommage, gloire, respect, vénération, égard

En français, honneur, honnêteté et respect sont des concepts différents. En romani, il s'agit d'une seule et même notion. La notion de *patchiv* est une composante essentielle de la vie en communauté. Le *rom patchivalo*, homme honorable, honnête, respectueux et respecté, est un être sociable. Intégrité et intégration vont de pair.

L'honneur provoque un sentiment de fierté et le déshonneur un sentiment de honte. La fierté et la honte n'affectent pas seulement l'individu, elles touchent aussi la famille et la communauté. Ce qui motive les uns à surveiller les autres.

Les plus âgés (*phouré*) veillent scrupuleusement au respect des traditions. Le baptême, la circoncision, le mariage, ou l'enterrement sont autant de rites séculaires qui dictent le code de l'honneur.

Faire honneur à sa famille et à sa communauté, c'est respecter les anciens, les vivants comme les morts.

D'ailleurs, la peur des revenants (fantômes) est résiduelle. Comme si les morts étaient capables de revenir parmi les vivants. Pour s'en garder, mieux vaut les traiter dignement et ne jamais les oublier. Chez les Manouches, les défunts sont tabous. Par déférence, ils n'en parlent pas.

Il est un point d'honneur que le mariage soit célébré dans la tradition. La virginité de la femme est capitale. En langue romani, *cheï* signifie à la fois fille et vierge. Un certificat ou un examen médical peut être requis. Habituellement, le mariage est précoce, en dessous de l'âge de la majorité. Il s'agit d'un pacte scellé par la communauté. Il n'est pas nécessairement suivi des offices religieux et civils. Chez les Roms, l'épouse porte le foulard (*diiklo*), marque de son engagement dans la vie maritale. Le couple s'installe de préférence chez les parents de l'homme. Toutefois, de plus en plus de ménages prennent leur indépendance. Certains divorcent, se remarient ou vivent en union libre, avec ou sans enfant. Il y a aussi des familles recomposées. À noter encore, les unions mixtes entre Tsiganes et ga(d)jé.

Il existe un tribunal coutumier, la *romani kris*, qui gère les conflits internes. Semblable au Conseil des sages, la *kris* exerce une médiation dans le but de réconcilier à l'amiable les parties en litige. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une juridiction. Le plus souvent, la sanction est financière.

Pour les Tsiganes, donner sa parole c'est engager son honneur. L'oral a valeur d'écrit. En langue romani, il est courant de jurer et de prêter serment: *Rav sovli* (Je mange serment = Je jure).

La notion de *patchiv* est liée à la vérité (*tchat-chimos*) et au mensonge (*roraimos*): *Té mérav té roravav* (Que je meurs si je mens).

Les protocoles en matière de langage sont courants. Selon les circonstances, les formules de politesse s'apparentent au discours. C'est une marque de respect.

L'honneur est associé à la réussite et à l'ar-

gent. Nombre de Tsiganes incarnent la société de consommation. Il est d'usage de matérialiser sa richesse et de l'exhiber. La dépense et l'endettement sont les principales caractéristiques de l'économie tzigane. Les épargnes sont rares. L'or est le principal pécule.

Le mot *patchiv* désigne aussi la fête. Un moment de partage avec les autres. Elle est relative aux normes sociétales héritées, comme la générosité, la solidarité ou l'hospitalité.

### **Bart (chance, bonheur, destin)**

Du persan *bart*: fortune, prospérité, chance, horoscope, nativité, planète, constellation, cauchemar, criquet.

En français, chance, bonheur et destin sont des concepts différents. En romani, il s'agit d'une seule et même notion. La notion de *bart* est le produit de croyances religieuses et de superstitions païennes. Elle est largement répandue dans les mentalités tsiganes.

En langue romani, il est d'usage de se saluer en invoquant la *bart*: *Té avès bartalo!* (Que tu viennes chanceux/heureux! = Bonjour!)

Puis de s'en remettre à Dieu: *Ja Devlèssa!* (celui qui reste à celui qui part) Va avec Dieu! = Au revoir!

Ach *Devlèssa!* (celui qui part à celui qui reste) Reste avec Dieu! = Au revoir!

Dieu (*Del*) est une préoccupation majeure. La plupart des Tsiganes sont croyants, chrétiens ou musulmans. La notion de *bart* est compatible avec celle de destin, définie par les religions monothéistes. Au *Del* (Dieu) s'oppose le *Beng* (Diable). Il est son adversaire autant que son camarade. Le *Beng* semble plus malicieux que méchant.

La *bart* peut être associée aux éléments célestes, comme le soleil, la lune et les étoiles. Elle est surtout étroitement liée à l'art divinatoire de la bonne aventure. Autrefois, des Tsiganes, confondus avec les Atsinganoï, pratiquaient la médecine et la magie. En romani, le mot *drabarel* signifie à la fois soigner et prédire l'avenir. Aujourd'hui encore, certains, ou plutôt certaines, Tsiganes, lisent les lignes de la main, les cartes, la boule de cristal ou le marc de café. Au vocable *bart* s'oppose *bibart*. Le préfixe *bi* est privatif. *Bibart* signifie littéralement sans chance ou sans bonheur. La chance va et vient. Aussi, nombre de Tsiganes croient à la malédiction. Le mot *armaïa* désigne les sortilèges. Il existerait même des sorcières en magie noire ou blanche. Prières, symboles, icônes, médailles et amulettes sont autant d'outils de protection.

La notion de *bart* peut être mise en relation avec la notion de pureté. ø celui qui est pur (*voujo*) s'oppose celui qui est impur (*mahrimé*). La contamination est possible, pareille à la malédiction, et nécessite des rites de purification. Les précautions d'hygiène sont à la fois physiques et morales. Le corps est considéré comme impur en dessous de la ceinture. Chez les Roms, la nudité est proscrite du bassin jusqu'aux pieds (pour les adultes, pas pour les enfants). Certes les mœurs évoluent et les corps se dénudent, mais la pudeur reste. La distinction entre le sexe masculin et le sexe féminin est fondamentale. En dehors de la famille proche, hommes et femmes se fréquentent peu. Même le linge de l'homme et celui de la femme ne se mélangent pas. À noter que la menstruation, la grossesse et l'accouchement sont tabous, comme le sexe. Seules les insultes renversent les tabous. Les grossièretés en matière de sexe ne tarissent pas. Le scandale est un exutoire. Les pires injures vont généralement de pair avec les malédictions. Il est d'usage de maudire et de lancer des sorts.

La *bart* se manifeste sous forme de signes, dans la réalité comme dans les songes. Rien n'est hasard, tout est providence. Il suffit de saisir les opportunités. La notion de *bart*, comme celle de *patchiv*, est attachée à la réussite, économique et sociale. Le *rom bartalo* est un homme chanceux, heureux et comblé. Fier de son succès, il sait aussi que la roue tourne. Les notions de *phralipé*, *patchiv* et *bart* sont autant de caractéristiques qui convergent vers un même esprit romanès. Ainsi les Tsiganes qui ne se connaissent pas se reconnaissent.

Un proverbe dit: « O Rom doural pindjarèl e Romès » (Le Rom reconnaît le Rom de loin).<sup>3</sup>

## ... ET D'HISTOIRE

Schématiquement, il existe trois groupes tsiganes : les Roms, les Manouches/Sintis et les Gitans/Kalés. La multiplicité des appellations, endonymes et exonymes, fait apparaître l'hétérogénéité de l'ensemble tsigane. En profondeur, l'Histoire témoigne de la complexité identitaire.

L'étude de la langue romani renseigne sur les origines. Ralph Lilley Turner a ciblé un lieu, la moyenne vallée du Gange<sup>4</sup>, et Ian Hancock une date, l'an mille<sup>5</sup>. Le romani est une langue indo-aryenne issue d'un prakrit (langue populaire) dont la forme savante était le sanskrit. Les emprunts au sanskrit, au néo-persan, à l'arménien et au grec sont identiques dans toutes les variantes du romani. Nécessairement, les locuteurs du romani se sont déplacés ensemble, de manière compacte. Un séjour plus ou moins prolongé, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, dans le sultanat de Roum, expliquerait les emprunts du romani à ces différentes langues. En effet, on y parlait le néo-persan, langue officielle, le grec et l'arménien, langues vernaculaires. Les emprunts aux diverses langues européennes, avec lesquelles le romani s'est trouvé en contact dès le XIV<sup>e</sup> siècle, n'intègrent pas le socle commun. Ce constat linguistique précise le parcours historique.

Toute la lumière n'est pas encore faite sur l'arrivée des Tsiganes en Europe. Néanmoins, Élisabeth Clanet propose une piste intéressante : « Au début du XI<sup>e</sup> siècle, des populations indiennes sont déportées en très grand nombre et réduites en esclavage par des Turcs iranisés. Entraînées en tant qu'esclaves militaires par les Seldjoukides dans leurs guerres de conquête, elles pénètrent en 1071 dans la Romanie byzantine (Turquie actuelle) dans le sillage des colonisateurs. [...] Au XIII<sup>e</sup> siècle, la déferlante mongole

provoque d'importants déplacements de populations vers Constantinople, en Thrace et dans les comptoirs vénitiens. Certains de ces anciens esclaves, désormais affranchis, sont artisans, commerçants ou logisticiens au service de différentes armées. Des compagnies militaires recrutées à Constantinople servent l'armée des Mamelouks d'Égypte alliée aux Latins pour contrer les Mongols. »<sup>6</sup>

Les Tsiganes étaient appelés plus couram-

■ 3 Courthiade Marcel, *Sagesse et humour du peuple rrom. Proverbes bilingues rromani-français*, L'Harmattan - 2007.

■ 4 Turner Ralph Lilley, *The Position of Romani in Indo-Aryan - Journal of the Gypsy, Lore Society*, 1926.

■ 5 Hancock Ian, *On romany origins and identity*, The Romani Archives and Documentation Center, The University of Texas at Austin, 2006.

■ 6 Clanet Élisabeth, *La « fabrique » à nomades. Roms, et qui d'autre?*, Media-part, 2010.

ment « Égyptiens » ou « Bohémiens ». Le terme égyptien vient du grec *Aigyptos* ou *Aegyptianos*. Il a donné gitan en français, gitano en espagnol et gypsy en anglais. Il est probablement lié à la Petite Égypte (ou Morée), localisée dans le Péloponnèse en Grèce. Quant au terme bohémien, il est certainement attaché à Sigismond, empereur du Saint Empire romain germanique, roi de Hongrie et de Bohême, qui s'empara de la Petite Égypte et condamna le duc de Petite Égypte et ses hommes, coupables d'apostasie, à un pèlerinage.

La présence des Tsiganes en Europe est attestée dès le Moyen-Âge, aux environs du XIV<sup>e</sup> siècle. En dépit d'une tendance à la dispersion, les Tsiganes se sont massivement implantés dans l'Empire ottoman, d'une part, et le Saint Empire romain germanique (la dynastie des Habsbourg), d'autre part. Soit deux empires puissants aux cultures dominantes. Dans l'Empire ottoman, les Tsiganes nomades étaient davantage musulmans et les Tsiganes sédentaires davantage chrétiens. Dans le Saint Empire, les Tsiganes nomades et sédentaires étaient davantage chrétiens. Henriette Asséo remarque que « les Tsiganes étaient à la fois biologiquement accordés aux grands empires et socialement étrangers à tous les systèmes communautaires, religieux, corporatifs, municipaux, seigneuriaux ou princiers ».<sup>7</sup>

À partir de 1454, la confrontation entre les armées chrétiennes et musulmanes était permanente. Les empires en guerre ont formé une ligne de front mouvante, ponctuée de fortifications. En 1522, les Habsbourg ont créé les Confins militaires, une zone tampon située tout le long de la frontière avec l'Empire ottoman, soit un millier de kilomètres environ. Les Confins militaires ont été repeuplés par des centaines de milliers de réfugiés issus de l'Empire ottoman. Engagés à prendre les armes en cas d'attaque ennemie, les réfugiés bénéficiaient d'un statut particulier qui leur

permettait de conserver leur culture et leur religion. De plus, ils étaient exemptés d'impôts et autorisés à commercer avec les chrétiens et les musulmans.

Grâce au négoce, notamment celui des chevaux, nombre de familles Tsiganes ont prospéré dans la zone de contact des empires. Les Tsiganes ont aussi loué leurs services à l'armée, nouant des liens avec l'aristocratie militaire. Outre le métier de soldat, celui de musicien était très apprécié à la Cour. Ces Tsiganes étaient traités avec estime, jouissant même de privilèges, ce n'était pas le cas de la plupart des Tsiganes de Moldavie et de Valachie qui ont subi pendant cinq siècles un esclavage avilissant. Globalement, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, la fascination envers les Tsiganes, liée au mystère de leurs origines, l'emportait sur la crainte. Mais à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la tendance s'est nettement inversée. Les mesures de répression et d'exclusion se sont généralisées. L'enfermement, le châtement corporel, la peine de mort, la condamnation aux galères à perpétuité, le bannissement vers les colonies, l'assimilation, le placement des enfants et la stérilisation des femmes, ont été les prémices d'une incommensurable tragédie. Au XX<sup>e</sup> siècle, dans un contexte d'effondrement des empires, d'émancipation des colonies, de paupérisation de la société et d'émergence des États-nations, les Tsiganes d'Europe ont été victimes de l'internement, de la déportation, de l'extermination puis de la purification ethnique.

Tous les Tsiganes n'ont pas vécu la même Histoire. Il est important de différencier le sort des uns et celui des autres. Au cours des siècles, Roms, Manouches/Sintis et Gitans/Kalés n'ont pas suivi un seul et même chemin. Les routes se sont séparées.

La linguistique affirme la spécificité de chaque groupe. La plupart des Manouches/Sintis et des Gitans/Kalés ont oublié la langue romani. Ils n'en ont gardé qu'un peu de vocabulaire. En revanche, la plupart des Roms s'en souviennent. La langue romani, langue maternelle, est un vecteur de l'identité. Elle établit un système de connivence. Quoiqu'elle varie d'un endroit à l'autre par interaction avec les langues locales, elle permet l'intercompréhension de ses locuteurs au-delà des frontières.

Aujourd'hui, les Tsiganes sont dispersés à travers le monde. Tous ne sont pas ressortissants du même pays.

Tous n'ont pas la même nationalité. Il n'existe pas d'État-nation ni de citoyenneté tsigane. Il existe seulement une volonté politique de reconnaissance de l'ethnie tsigane (rom)

■ 7 Asseo Henriette, *Les Tsiganes dans les Balkans*, Matériaux pour l'histoire de notre temps (numéro 71), 2003.

comme peuple sans territoire compact.

D'après Jean-Pierre Liégeois, « Les Tsiganes forment une mosaïque de groupes diversifiés et segmentarisés dont aucun ne saurait représenter un autre. »<sup>8</sup> En langue romani, le mot *vitsa* ou *endaï* désigne un clan, une tribu, une lignée. Il diffère du mot *kumpania* qui désigne un groupe de personnes vivant ensemble (une compagnie). En principe, les noms de clans sont tirés de la langue locale et correspondent à des toponymes ou des métiers. Par exemple, les Kaldérach sont des chaudronniers. Transmise de génération en génération, la profession est un élément identitaire.

Certains Tsiganes sont travailleurs indépendants, salariés ou patrons, d'autres sont chômeurs. Certains sont intégrés, voire assimilés à la société civile. Ceux-là sont presque invisibles. D'autres sont marginalisés. Ceux-là sont visibles, même hyper visibles. Certains sont riches, d'autres sont pauvres, etc.

Certains Tsiganes sont nomades. Notamment les Manouches/Sintis. D'autres sont sédentaires. Notamment les Gitans/Kalés et les Roms. La circulation des Tsiganes ne s'explique pas seulement par des règles de nomadisme tribal mais aussi par des contraintes externes de statuts administratifs et économiques. L'exemple du statut de « Gens du voyage » en France est pertinent.

Certains Tsiganes sont chrétiens (*dasikané Roma*). D'autres sont musulmans (*rorarané Roma*). Globalement, ils ont adopté la religion dominante. Entre les chrétiens et les musulmans, les différences s'accumulent. Il est évident que les catholiques, les protestants ou les orthodoxes ne sont pas les mêmes. Les sunnites, les chiïtes ou les soufis non plus. Les diverses théories et pratiques religieuses se sont immiscées dans les mœurs. Ainsi, les rites (baptêmes, circoncisions, mariages, enterrements...) distinguent les uns des autres. Outre les croyances religieuses, les superstitions païennes accentuent les différents traits culturels.

La diversité culturelle est exemplaire en matière de musique. Il n'y a pas une musique tsigane mais des musiques tsiganes. Ou plus exactement des musiques interprétées par les Tsiganes.

Il est intéressant d'observer que la plupart des signes distinctifs associés aux Tsiganes, comme l'accoutrement, sont en fait des emprunts aux populations locales.

L'échange et le partage des cultures modifient nécessairement les identités. D'un groupe à l'autre, l'identité s'avère spécifique. Chacun croit être le véritable Tsigane, l'authentique, l'original. L'autre, dans toute sa diversité, est un étranger.

À l'évidence, tous les Tsiganes ne se ressemblent pas. Un proverbe dit : « *Chèl Roma, chèl droma* » (Cent Roms, cent routes).<sup>9</sup>

La réflexion porte à croire que ce sont les généralités qui formatent les esprits et fabriquent les stéréotypes. Que l'intention soit négative ou positive, le processus est dangereux.

■ 8 Liegeois Jean-Pierre, « Les Tsiganes, pour un droit des minorités » *Esprit*, 1980.

■ 9 Courthiade Marcel, *op. cit.*

■ 10 Julien Radenez est enseignant en antenne scolaire mobile (camion-école) auprès des Gens du voyage et des migrants présents sur le territoire de la Seine-Saint-Denis. Il est aussi le président de l'association *Amença*, dont le but est « de valoriser les cultures roms, gitanes, manouches, et de favoriser les échanges avec les autres cultures ».

Son histoire avec les Tsiganes a commencé par un voyage. Il a séjourné en Roumanie, Bulgarie, Albanie, Macédoine, Grèce et Turquie, parmi les Roms. Il s'est ainsi familiarisé avec la langue romani. De retour en France, il a travaillé auprès des Roms migrants comme interprète à Médecins du Monde, puis médiateur interprète (en charge de la scolarisation) à Parada. Il a également lancé l'émission radiophonique *So keres ?* qui donne la parole aux Roms, Gitans, Manouches et Gadjé.

La présente étude, aussi courte soit elle, fait apparaître la singularité et la pluralité de la culture romani. Les similitudes et les différences entre les Tsiganes sont autant de caractéristiques culturelles qui tracent les contours d'une grande civilisation.

■ JULIEN RADENEZ

Président de l'Association *Amença* <sup>10</sup>